



1. [Accueil](#)
2. [Société](#)
3. [Santé](#)

## "J'ai frôlé le burn-out", "je suis arrivée au bout" : enquête sur le "blues" des infirmières

15h50 , le 29 octobre 2021, modifié à 18h22 , le 29 octobre 2021

- Par
- [Thomas Liabot](#)

**ABONNÉS**

**Manque de reconnaissance, surmenage, bas salaires... Plusieurs infirmières témoignent des difficultés auxquelles elles sont confrontées au quotidien. Pour certaines, une reconversion est déjà en cours.**

"Je me questionne sur le sens du mot 'soigner'", confie Sophie\*. Cette mère de deux enfants, 36 ans, est infirmière en Bourgogne où elle travaille en salle de réveil dans une clinique privée. "Je ne soigne pas comme je l'ai appris à l'école ou comme je le voudrais", déplore celle qui pointe les mauvaises conditions de travail, les cadences et les faibles salaires dans sa profession. "Il n'y a plus d'empathie, plus d'humanité dans le soin, ajoute-t-elle. Il se passe même des jours où les patients sont en insécurité à cause de notre charge de travail et du manque d'effectifs."

Après douze ans dans le secteur, elle avoue ne pas savoir combien de temps elle poursuivra dans cette voie, même si elle "aime ce métier" : "Quand on finit ses journées sur les rotules, à presque pleurer de fatigue et de stress, c'est qu'il est temps de se poser les bonnes questions."

Brigitte\*, une de ses collègues, se décrit de son côté comme "l'une des rares de [son] équipe à essayer de positiver et à ne pas être dépitée". Malgré tout, elle constate que sa clinique n'a jamais connu un tel manque d'effectifs. "On n'arrive plus à recruter et on multiplie les heures supplémentaires pour remplacer les absents, on fait de très grosses semaines et c'est devenu normal, souffle-t-elle. Il y a une mauvaise ambiance parce que les filles sont épuisées et les programmes opératoires sont énormes."

## **Un lit sur cinq fermé à cause du manque de personnel**

Ce sentiment déteint désormais sur certains étudiants, à l'image de Thallia Nekh, 19 ans, en deuxième année d'école d'infirmière à Villefranche-sur-Saône (Rhône). "Cela fait un peu peur quand on te dit avec ironie, lors d'un stage : 'Je te conseille d'arrêter, ne poursuis pas tes études.' On nous explique qu'on n'aura plus de vie perso, qu'on sera mal payés par rapport à ce qu'on donne. C'est un vrai sujet de discussion avec mes camarades de classe", explique-t-elle. Selon le ministre de la Santé, Olivier Véran, 1.300 étudiants ont ainsi démissionné en plein cursus entre 2018 et 2021.

La situation est encore plus critique à l'hôpital. Selon une enquête menée par Jean-François Delfraissy, président du Conseil scientifique et du Comité consultatif national d'éthique (CCNE), près d'un lit sur cinq serait fermé dans les grands hôpitaux publics de France en raison du manque de personnel. Comme beaucoup d'autres infirmières, Nath a quitté son poste en septembre, après avoir exercé pendant 20 ans en CHU puis en intérim dans une clinique de Nantes (Loire-Atlantique). "On s'éloigne de ma conception du soin, explique-t-elle, ce n'est plus du tout en cohérence avec les raisons pour lesquelles je voulais faire ce métier", déplore cette mère de 45 ans.

### **Parfois, je n'étais pas fière de mon travail en rentrant chez moi le soir**

"Depuis dix ans, j'ai vu les conditions de travail se dégrader avec des prises en charge de plus en plus lourdes, des fermetures de lit, moins d'embauches et des plannings constamment chamboulés, ce qui a un impact sur nos vies personnelles et familiales, poursuit-elle. On se sent corvéable à merci, on manque de matériel, on travaille en sous-effectifs et on a trop de patients pour le faire en sécurité. Parfois, je n'étais pas fière de mon travail en rentrant chez moi le soir." Désormais sans emploi, elle enchaîne les ménages chez des particuliers "pour éviter de se retrouver au RSA" et pense à sa reconversion : "Je suis à la recherche d'une formation pour travailler dans le social ou le maraîchage", détaille-t-elle.

D'autres ont fait le choix de poursuivre en tant qu'infirmière libérale pour échapper aux cadences de l'hôpital. C'est le cas d'Imani Brucy, 27 ans, qui explique avoir pris ce virage après une expérience "horrible" dans une clinique. "J'étais infirmière 'volante', ce qui veut dire que je pouvais être appelée à n'importe quel étage ou service en renfort. Mais souvent, j'occupais un poste à 100% par manque de personnel. Il y avait beaucoup de turnover ce qui était pesant pour les patients qui restent longtemps à l'hôpital et pour les équipes qui devaient sans cesse se réadapter", explique-t-elle. "Le fait d'être en libéral va prolonger mes années dans le métier parce que je ne sais pas si j'aurais tenu autant de temps à l'hôpital", poursuit la jeune femme installée au Cannet (Alpes-Maritimes).

## **Pour tenir dans ce métier, j'ai pas mal bougé, de Mayotte à Sète, et maintenant en Corse, mais je suis arrivée au bout**

Toutes les infirmières libérales n'échappent pourtant pas au "blues" de leurs collègues de l'hôpital. Après 15 ans de métier à Nantes, Maud Le Breton, 38 ans, entame ainsi sa reconversion. "Cela fait trois ans que je frôlais le burn-out, ça se manifestait par des insomnies, de l'anxiété et de l'agressivité. J'ai mis du temps à mettre des mots dessus, raconte-t-elle. Le Covid a été la goutte d'eau, je me suis retrouvé à faire des tournées sans masque ni gants avec un local de la mairie déplorable, ce qui en dit long sur la reconnaissance de l'Etat." Désormais, elle cumule son travail d'infirmière avec sa nouvelle activité : un cabinet d'esthétique spécialisé dans le drainage lymphatique. "Je croise les doigts pour pouvoir m'y consacrer à 100% l'an prochain", poursuit-elle.

Comme elle, Cathy Ferraro, infirmière en Corse, cumule actuellement deux activités. Depuis quelques mois, elle a ouvert des chambres d'hôtes en plus de ses tournées comme infirmières à travers l'île. "Pour tenir dans ce métier, j'ai pas mal bougé, de Mayotte à Sète, et maintenant en Corse, mais je suis arrivée au bout", souffle cette femme de 47 ans. En plus du tourisme, elle souhaiterait lancer une seconde activité, "peut-être un élevage de chiots", afin de définitivement raccrocher la blouse. "Cette semaine, j'ai travaillé 48 heures sur quatre jours pour que ma collègue puisse partir en vacances avec son gamin, raconte-t-elle. Alors oui, on est relativement bien payées en tant que libérales, mais je travaille de 6h à 20h et la moitié de mon salaire part en charges."

## **Manque de reconnaissance à tous les niveaux**

"Je n'ai plus aucune motivation", abonde Karine Boissel, infirmière libérale en Vendée. "Il y a encore dix ans on gagnait encore bien notre vie, maintenant quand on cumule les heures de soins et celles de secrétariat, on gagne légèrement mieux qu'à l'hôpital. Mais en ce moment les prix flambent, à commencer par les carburants", constate-t-elle. "J'aimerais changer de pays, aller au Royaume-Uni et faire totalement autre chose, par exemple dans le domaine artistique. C'est un projet que je veux concrétiser dans les deux ans", poursuit cette quinquagénaire. "Je me suis beaucoup investie dans cette profession auprès des gens, mais je n'ai aucun retour, on est pressurisé par l'Urssaf, notre barème de retraite ne cesse d'augmenter, on paie une CSG abominable... Au-delà de ça, on fait face au comportement des gens qui se dégrade depuis une dizaine d'années. Il y a trois semaines, j'ai failli me faire tirer dessus par un homme alcoolisé", déplore-t-elle.

## **Ça fait 10 ans qu'on alerte et que personne ne réagit**

Comme elle, beaucoup pointent le manque de reconnaissance pour une profession dont elles ont rêvé. Et le décalage avec la dure réalité du quotidien. "On est nombreux à avoir idéalisé ce métier, comme dans les séries TV, imaginant sauver des gens, alors que ce n'est pas du tout ça, on se fait massacrer en permanence pour un salaire misérable", estime Maud Le Breton. "Au départ j'avais postulé pour enseigner à l'école d'infirmiers de Vannes, mais heureusement que je n'ai pas été prise, parce que je leur aurais enseigné quoi? Comment être payé 13 euros de l'heure et n'avoir aucune considération de sa hiérarchie?"

"C'est aussi le manque de reconnaissance de certains médecins qui nous rabaissent, des familles de patients et des patients eux-mêmes parfois", ajoute Cathy Ferraro. Un reproche qu'elles font également à l'Etat : "Nous alertons sur nos conditions de travail mais personne ne

nous écoute, estime Sophie. Nous avons été applaudis en 2020 puis réprimés plus tard pendant les manifestations... Tout ceci montre le manque de considération pour notre profession." Nath abonde : "Ça fait 10 ans qu'on alerte et que personne ne réagit, désormais on vit en direct la chute de notre système de santé."

*\* Le prénom a été modifié*